

Marathon d'écriture

Octobre 2026

Cégep Gérald Godin

CATÉGORIE « WINDIGO »

Un dernier repas

Loïk Labelle-Hamel

« Fenêtre. Cri. J'ai peur. Seul froussard emmitouflé dans une couverture qui semble me protéger. Inspire, expire. Expire, inspire. J'ai peur. Les yeux fermés j'essaie d'oublier, il n'est pas là. Non, il n'est pas là. Ne pas le voir c'est ne pas y croire. Il ne m'aura pas. »

Le bout de papier est éclairé par la faible lumière d'une lampe à l'huile que l'on a laissé choir. Un trait lourd, mais pressé, visiblement incomplet. Tu lis, lis et relis, cherchant un indice, une piste qui n'existe pas, qui n'existera pas. Faible lueur, faible chaleur même les murs te font peur.

Alors, tu l'entends ce boucan encombrant cacophonique à la singulière phonétique. La ville est la coquille de son passé, le pire en a été préservé. Tes yeux se posent alors sur une masse qui n'a plus la force de se battre. Tu t'approches doucement et tranquillement tu dévoiles le spectacle carmin.

Un festin est là juste devant toi et tu as faim, si faim. Tu prends la première bouchée, le steak est à point. Les plats, la soupe et le dessert tous à la fois si nostalgiques et mélancoliques. La sauce tomate, les coulis de fraises et de framboises s'échappent de ta bouche en laissant une coulée bourgogne qui teinte ton teint et tes vêtements blancs.

Plus tu manges, plus tu as faim. Spectacle et danse funèbres avec l'assiette qui salit ton corps et ton esprit. Tu entends gronder, ton ventre en veut plus. Alors, tu fonces tête première sur le buffet et te goinfres, oubliant le monde qui t'entoure. Chaque bouchée moins décente que la précédente.

Soudain, le plat que tu t'apprêtes à dévorer se déplace. Quelques centimètres, certes, mais assez pour soulever un questionnement. D'ailleurs, plus tu manges, plus les portions semblent petites. Comme si tu les regardais de haut.

Tes mains et tes bras ne correspondent plus à leur environnement. L'assiette que tu peinais à atteindre, tu dois désormais plier le bras pour ne pas la dépasser. Mais tu t'en fous, tu as faim, trop faim.

Puis, tu prends une pause. Non pas par manque d'appétit, mais car tu viens de l'entendre de nouveau ce boucan encombrant cacophonique à la singulière phonétique. La ville est une coquille de son passé, le pire en a été préservé. Mais, cette fois, il est plus proche. Beaucoup plus proche.

Tu le sens respirer dans ton cou, tu sais qu'il est là, tu veux fuir. Mais tu as faim et à nouveau tu contemples ton spectacle carmin. Et tu replonges encore plus fort.

— Mange, mange, mange, mange !

Ce besoin de chair prend le dessus.

— Nourris-moi !

Tu clignes des yeux et tu le vois. Ça fait longtemps que tu le connais, si longtemps. Cette rencontre qui vous a liés pour toujours. Petits, vous vous promettez l'amitié pour la vie. Maintenant, il est là sur ce lit.

Comme par un signal, la lumière et la chaleur de la lampe à l'huile remplissent la pièce et tu vois ton festin carmin, c'est lui. Ton ami. Dans ce lit.

Une singulière flaque de sang, mais tu sais qu'il était là, mais désormais, tu t'en lèches les doigts et tu souris en te retournant.

Face à la glace, tu te vois désormais grand, la peau sur les os, le corps sans proportion et la bouche en sang.

Tu cries.

Windapi.



CÉGEP GÉRALD GODIN

Mais qui sont les étincelles ?

Fanny Vallée

Ça fait mal, les étincelles.

Ça flotte, ça vole, ça tourne, ça se dépose, ça brûle. Ça meurt.

Je me souviens de mes premières étincelles.

Les cierges magiques sur mon gâteau, à ma fête.

Ces bâtons que l'on allume comme des chandelles, qui brûlent avec plus d'entrain que n'importe lequel fonctionnaire aura dans sa vie. Ces bâtons sur lesquels on a beau souffler, souffler, souffler avec l'énergie du désespoir que l'on n'aurait même pas pour sauver sa propre vie, ils ne s'éteindront qu'à leur rythme. Ça, je l'ai appris à mes dépens. Avec l'impatience de n'importe quel enfant, je m'étais fâché de l'impuissance de mon souffle, et ma main s'est propulsée pour éteindre la grande aiguille rebelle au centre du gâteau et…

Bon.

Ça fait mal, les étincelles.

Puis il y avait cette fois, au parc. Je venais d'établir mon règne absolu et total sur le terrain de jeux quand je me préparais à faire mon discours du haut de la glissade. Celui pour montrer que mon règne allait être un règne basé sur l'égalité des équipes de soccer, sur l'attente de son tour pour aller sur la balançoire. Je me suis dressé tout en haut de la glissade, devant tous les autres enfants, les deux pieds mouillés par la rosée du matin. En un instant, je me suis retrouvé par terre, mon meilleur ami à mes côtés et ces petites étincelles coquines qui dansaient devant mes yeux. Je me suis réveillé de nouveau à l'hôpital.

Ça fait mal, les étincelles.

Et puis, le premier juillet, il y a quelques années. C'était toujours une grande fête, dans ma famille. Tout le monde allait chez mon grand-père, qui habitait au milieu des bois, pour aller regarder le spectacle des feux d'artifice qu'il préparait avec tant d'amour chaque année. Cette année-là, je m'étais chicané avec mes parents. Une chicane débile, dont je ne me souviens même plus de la raison aujourd'hui, mais qui semblait si grande et importante il y a quelques années. J'ai refusé de faire la route avec eux, préférant rester chez moi, seule, plutôt que d'être enfermé dans une boîte métallique avec eux. Mon grand-père est mort quelques mois plus tard. Je ne l'avais pas revu. L'an d'après, en regardant les feux d'artifice du parc à côté de chez moi, j'ai eu deux réalisations :

1. C'est vraiment plate, les feux d'artifice du premier juillet sans mon grand-père.
2. Ça fait mal, les étincelles.

Plus récemment, il y a eu les manifestations. Personne ne sait trop où ça a commencé, mais les jeunes du monde entier ont commencé à manifester pour avoir des meilleurs systèmes scolaires. Tout le monde était accompagné de leurs amis et tous se plantaient devant leur école, en guise de barrage humain, un blocus de Napoléon moderne. Moi, j'étais toujours avec mon meilleur ami. Il était là à ma première fête d'étincelles, il m'avait remplacé sur le trône le temps que mon bras cassé et que ma commotion cérébrale guérissent, puis qui m'a laissé le reprendre sans aucune opposition, content que j'aille mieux. C'était même lui qui avait été chercher ma mère. Il m'a aidé à faire le deuil de mon grand-père, et une fois encore, il était là, à mes côtés, demandant des professeurs avec moi. Avec l'une de nos gangs, on a eu la mauvaise idée de mettre des pétards dans une poubelle, non loin de là. « Plus ça fait du bruit, plus on nous entend », m'avait-il dit, voyant mon hésitation. Après, on a eu beau courir, on s'est fait rattraper par les policiers. Gaz, coups de pied et de matraques.

Ça fait mal, les étincelles.

Mais il était comme ça, lui. « On ne gagne rien si on ne risque rien ! » criait-il à mon intention, pour que je me mette *all-in* au poker, ou que j'aille (finalement) parler à une fille. L'étincelle dans ses yeux semblait intuable. Il préparait toujours un mauvais coup. La dernière fois, il n'avait rien fait de mal. Un peu de bruit tous ensemble devant l'école, c'est tout. Apparemment, un policier n'était plus capable, était fatigué, et a pensé qu'un élève fonçait sur lui. Alors il a pris son fusil. L'a levé. N'a pas visé. Et a vidé son chargeur. Dans la foule. D'élèves. Ça criait, ça courait. Mais moi, j'étais silencieux, immobile. Je voyais quelque pas devant moi mon ami, au sol. Les yeux ouverts. Mais ça n'était pas ses yeux. Ils étaient vitreux. Vides. Sans expression. Sans étincelles. C'était la dernière fois que je le voyais, et tout ce que je pensais, c'était mais où est passée son étincelle ?

Ça fait mal, les étincelles.

Mais leur absence laisse un noir plus lourd que tout ce que leur présence aurait pu faire.



CATÉGORIE « FRANKENSTEIN »

Sale

Talia Gaudet

Je pénètre la pièce au bout du couloir long et obscur. L'obscurité règne dans l'entièreté de la pièce sauf autour de la table.

Des jambes alignées, de toutes les tailles et morphologies. Elles n'ont qu'une seule ressemblance, elles ont toutes été gravées de marques de dents à l'aide d'un fin scalpel.

Juste à côté gît justement le fin couteau qui décora les membres de la sorte. Il est propre et étincelant au centre d'une mer de pourpre visqueux.

Je fais un pas pour voir au-delà de la table. Une forêt de mains pendouille du plafond. Toutes ont perdu leurs ongles. J'entends goutter la substance de vie de ce précieux organe sensoriel.

Soudain, j'entends un bruit de chaînes. Plus loin, derrière les mains, je perçois une présence.

Je ne veux point me faire caresser par toutes ces mains dépouillées de propriétaire, mais je m'y résigne. Des gouttes de sang coulent sur ma nuque et viennent se déposer sur mes habits.

J'entrevois l'extrémité d'une chaîne. Un raclement sourd de métal sur béton parvient à mes oreilles. La présence bouge, se déplace.

Je fais quelques pas et je ne distingue plus rien dans l'obscurité.

J'avance à tâtons. Mes doigts s'arrêtent sur des cheveux devant moi. Un peu plus loin, je rencontre des boyaux visqueux qui me barrent la route. Les enjambant, mon pied atterrit sur un globe qui éclate sous la pression.

J'aurais dû rester dans la section permise de la visite.

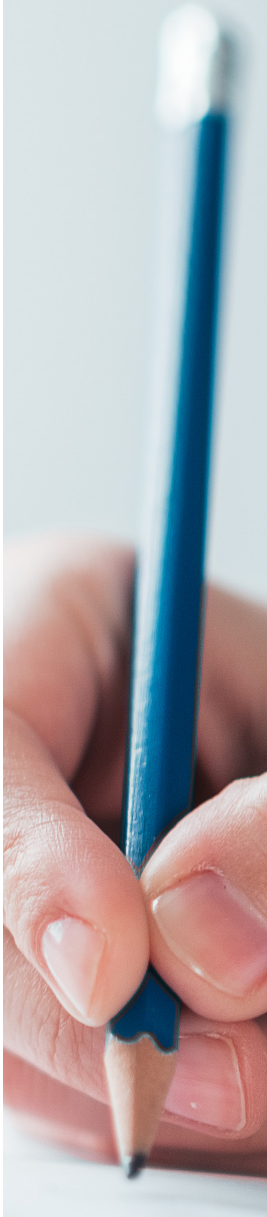
Je traîne maintenant des preuves de ma désobéissance sur mes habits et ma peau tachés, sentant le ranci et recouverts de fluides visqueux et nauséabonds.

La lumière s'allume.

Enchaînée au fond du laboratoire, je la vois, la présence. Elle inspire et expire au rythme d'un humain. Elle possède une vivacité au fond des yeux. Ses yeux sont entourés de boyaux rougeâtres qui palpitent. Sur ses jambes, je vois les fameuses gravures qui m'apparaissent incandescentes. Elle a plusieurs mains. Toutes au bout d'un unique bras. Habilement, elle coud un corps identique au sien.

C'est une monstruosité.

Pourtant, elle pleure, bien humainement.



CÉGEP GÉRALD GODIN

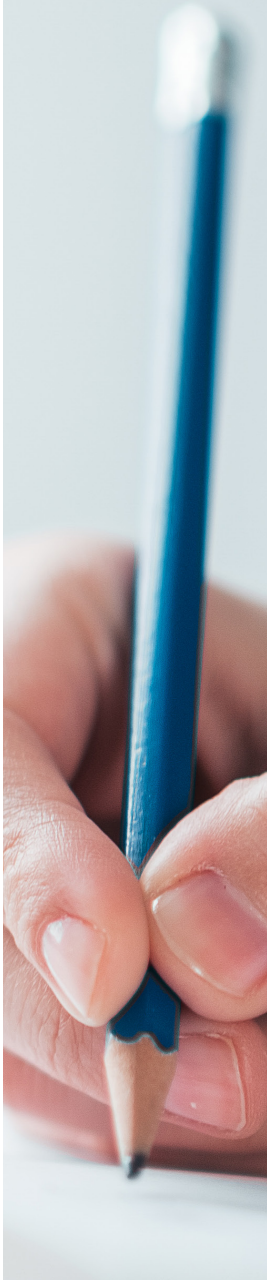
CATÉGORIE « PHOTOGRAPHIES INQUIÉTANTES »

Obsolescence de l'extérieur

Julieta Barbosa Hernandez

Une pub de McDonald couvrait un tiers de la face de ma blonde quand elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. J'avais oublié de payer l'abonnement premium de mon chip pour ce mois-là. J'étais déçu que l'enregistrement d'un moment si important ait été gâché, mais les vidéos des autres moments importants sont au moins enregistrés pour toujours : la naissance de ma fille, son premier sourire, son premier mot, ses premiers pas. Il n'y a aucun moment qui n'est pas capté par mon chip.

Il est vrai que le monde est plus... vide ces jours-ci. L'habileté d'acheter qui ce soit sur le web a effacé l'utilité des magasins et le système immersif d'appel du chip diminue la nécessité de visiter les autres. Je reste souvent chez moi, il n'y a rien dehors que mon chip ne peut pas me faire voir. Mais je me rappelle encore du monde avant le chip, avant l'obsolescence du monde extérieur. Je me rappelle des parcs. Du vent qui chatouillait ma nuque, de l'absence de pub dans le coin de ma vision. Ma fille ne connaîtra jamais ce monde. À 2 ans, son chip a déjà été installé. Elle aura accès à la plus grande invention humaine, mais, des fois, j'aurais aimé pouvoir passer une journée avec elle, seuls, dans le parc. Un moment éphémère qui ne sera jamais vu par autrui. Une journée sans chip ou téléphone, juste elle dans ma vision.



CATÉGORIE « SPECTRE RÉVOLUTIONNAIRE »

Vive la révolution !

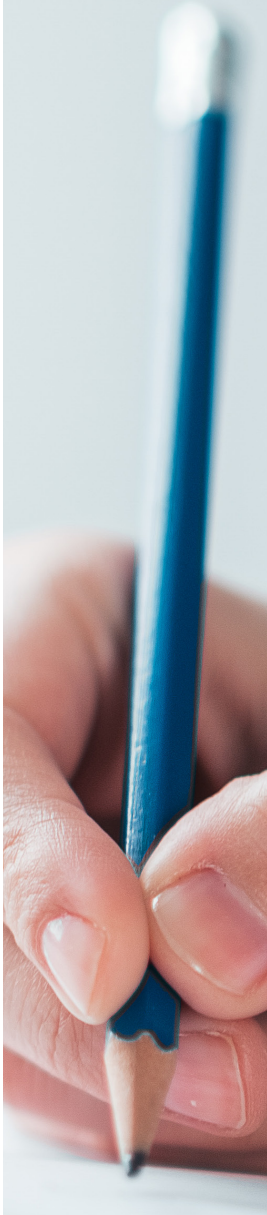
Nicolas Renaud

Les rires retentissent à travers la foule. C'est la troisième journée de la manifestation et tout le monde passe un bon moment. La rue est remplie par une mer d'étudiants. Des pancartes, plus colorées les unes que les autres, sont hissées haut au-dessus des manifestants. Tous ensemble, ils quittent les périmètres de l'école pour se rendre à l'hôtel de ville. Jérôme est venu avec ses amis. C'est la première fois qu'il participe à un aussi grand événement.

Cela fait déjà deux heures que la marche est commencée. Jérôme s'est, sans s'en rendre compte, éloigné de ses amis. Il suit une femme qui revendique à l'aide d'un haut-parleur et répète tous ses mots. Bien qu'il n'a aucune idée d'où il est, il se sent enfin à sa place. Pour une fois, il a l'impression que ses mots veulent dire quelque chose et que quelqu'un l'écoute. Il crie et crie, même si ses cordes vocales commencent à l'abandonner. Sa voix, de plus en plus cassée, revendique enfin ce qu'il pense tout bas.

Autour de lui, il n'y a que de la joie et des couleurs. Tout le monde est uni et rempli d'une certaine fierté. Jérôme respire l'air chaud qui l'entoure et sent l'énergie d'une ville entière l'animer. On lui offre un jouet qui sert à faire du bruit. Il l'agrippe, le fait tournoyer dans les airs et s'exprime plus fort qu'il ne l'a jamais fait. Plusieurs personnes autour de lui semblent faire de même. Il lève les yeux vers le ciel et se sent comme l'homme le plus fort au monde. Il a l'impression de diriger la charge. Il accélère le pas et se dirige vers l'avant de la foule. Au moment où un nuage vient cacher le soleil, ses poumons sont vides. Il a crié tout ce qu'il avait en lui. Il ferme les yeux et prend une grande respiration. Il sent ses poumons se remplir, mais ça brûle.

Il respire difficilement, tout fait mal à l'intérieur de lui. Les cris autour de lui se transforment. Lorsqu'il ouvre ses yeux, le poison l'attaque immédiatement, il pleure incontrôlablement. Le soleil a complètement disparu. La fumée, la peur et la douleur règnent partout autour. La foule se disperse. Plusieurs tombent, leurs jambes rongées par la douleur.



CÉGEP GÉRALD GODIN